

Qui a peur de l'imitation ? de Maxime Decout

Cassie Bérard

Numéro 260, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

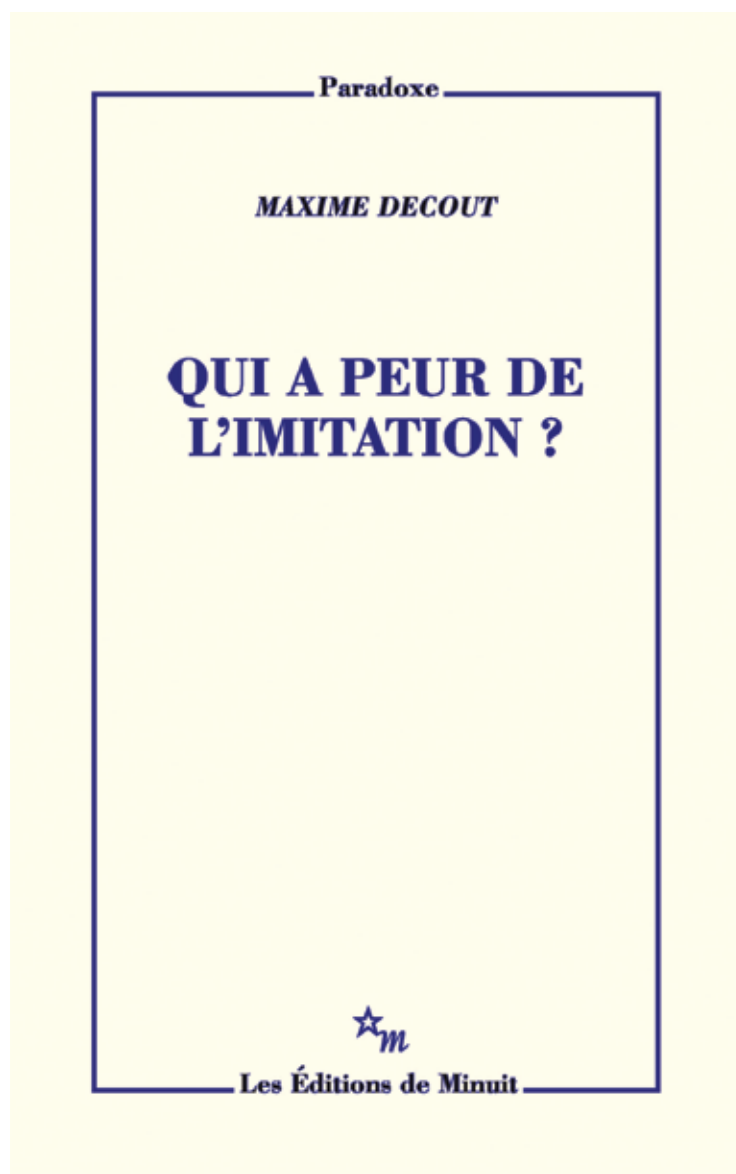
Bérard, C. (2017). Compte rendu de [*Qui a peur de l'imitation ?* de Maxime Decout]. *Spirale*, (260), 65–67.

Défense et illustration d'un fléau littéraire : l'imitation

Par Cassie Bérard

QUI A PEUR DE L'IMITATION ?
de Maxime Decout
Éditions de Minuit, 2017, 156 p.

Les copistes, suggérait Roberto Galasso parlant de Robert Walser et du personnage de Bartleby, «*transcrivent des écritures qui les traversent comme un tableau transparent. Ils n'énoncent rien de spécial, ils ne visent pas à changer quoi que ce soit*». On ne saurait en dire autant d'écrivains qui ont marqué la littérature française comme Rousseau, Stendhal, Proust, Perec, même si, d'une autre manière, ils ont pratiqué la «copie». Leurs œuvres, en leur temps, chacune en ses termes, se sont fortement distinguées par leur originalité, «*énonçant quelque chose de spécial*». D'autant que l'ambition de ces écrivains se livre sans nuances quand il s'agit, comme Stendhal, d'«*acquérir la réputation du plus grand poète possible*». Elle existe bel et bien, la hantise de l'imitation, à laquelle se heurtent les créateurs désireux de se «*forger une identité par leur plume*». Et pourtant, nous rappelle Maxime Decout tout au long de son ouvrage, il n'y a pas un de ces grands écrivains qui n'ait, par influence ou par mauvaise foi, déjà pillé son voisin.



Tous coupables

Partant de la question fondamentale que nombre d'auteurs se posent au moment d'écrire et que la critique réactualise dans sa recherche d'une expérience unique, à savoir la spécificité de l'œuvre - «*qu'a-t-elle à dire en propre sur le monde, sur Moi et les autres, qu'apporte-t-elle en regard d'une histoire littéraire déjà copieuse*» -, Maxime Decout porte l'imitation au rang de paradoxe. Il organise en deux temps son étude, déjouant le malaise qui entoure la pratique de l'imitation - pastiche, plagiat, parodie, influence - pour révéler, par-delà sa mauvaise presse, ses vertus rénovatrices. C'est qu'une fois que nous avons constaté, comme le fait l'essayiste, qu'aucun auteur ne sort indemne d'un flirt avec ses modèles - les uns s'en délectent, les autres le refoulent pour ne pas sombrer dans la terreur de l'imitation -, il importe d'aller voir ce que nous apprend ce vaste maraudage sur la littérature comme expérience d'altérité, sur l'écriture comme exercice d'authenticité, d'appropriation, de transmission : «*Oscillant de la critique à la correction et l'amélioration, l'imitation est une sage-femme de l'histoire littéraire, qui inaugure un cheminement gradué des œuvres. Une mutualisation intellectuelle féconde [...].*» Les nombreux cas d'emprunts littéraires que Maxime Decout revisite forment, de fait, un impressionnant réseau de ramifications; les idées, les styles des uns circulent perpétuellement par les reprises des autres. L'imitation se fait véritable fléau dans le monde des lettres, jusqu'à brouiller l'origine de textes qui nous ont, sur d'autres points, parus fondateurs - La Fontaine, Du Bellay, Montaigne ont tous commenté l'impulsion mimétique tout en y succombant. Il faut en conclure que l'imitation, même si elle agace parce qu'elle se frotte au risque de la banalité, est l'attitude intellectuelle la plus commune qui soit. Commune parce qu'obligée, en quelque sorte, puisque tout est dit. «*Tout est dit*» depuis La Bruyère, qui l'a volé à d'autres. «*Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de*

**il importe d'aller voir
ce que nous apprend
ce vaste maraudage
sur la littérature comme
expérience d'altérité,
sur l'écriture comme
exercice d'authenticité,
d'appropriation,
de transmission**

sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. [...] L'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.»

Contre le pessimisme

Du point de vue du XXI^e siècle, se répéter que «*tout est dit*» est aussi désenchanteur que de voir la littérature contemporaine sans idéal, enfoncée dans un présent qui ne lui donne plus de couleurs ni d'avenir. Cette impression d'avoir touché le fond de la littérature traduit une vision nihiliste qui, en regard de la multiplicité des œuvres, déplore la standardisation de l'écriture. La profusion au risque de la répétition est ce qui caractériserait notre ère,

à en croire Philippe Vilain. Pour lui, la littérature française, aujourd'hui, a perdu toute croyance en un idéal poétique, mais aussi sa lucidité. Elle n'assume pas sa soumission à un idéal marchand. Or, constate-t-il, «*en suivant les modes de l'actuel, [elle] produit, en réalité, des fictions antimodernes, héritées, reprises d'anciens modèles, situées aux exacts antipodes des discours progressistes qu'elle professe*». «*La tradition du nouveau*» dont il serait question parle d'une littérature condamnée à la réhabilitation inconséquente de modèles usés, sans idéal de nouveauté. Ce constat pessimiste, on l'aura compris, n'est pas celui que pose Maxime Decout sur la littérature française depuis ses origines. En surplomb

de l'histoire, Decout montre que l'imitation n'a pas toujours été bien vue, mais qu'elle a de tout temps participé à un mouvement de renouveau dans l'écriture. Même si l'essayiste ne se prononce pas sur les pratiques contemporaines, son propos laisse deviner que le complexe de la copie, présent chez les écrivains de toute époque, n'a rien pour désenchanter la nôtre puisque l'imitation exauce un collectivisme par les lettres, et que, de manière plus individuelle, elle forge le caractère de l'écrivain. À celui qui se questionnera sur son rapport aux anciens, il restera la possibilité d'imiter ses modèles pour apprendre à ne plus le faire et à s'émanciper, d'imiter avec l'ambition d'améliorer ou la fierté du critique, qui se penche sur les chefs-d'œuvre avec défi et finesse pour les prendre en défaut sans toutefois les déclasser.

Jouer aux voleurs

Avec *Qui a peur de l'imitation?* Maxime Decout marche lui-même dans les traces de penseurs qui l'ont précédé. Aussi entend-on résonner, en écho à ses remarques, la querelle des Anciens contre les Modernes qui a, sur le plan de l'innovation littéraire, cristallisé, à l'âge classique, l'importance d'une certaine originalité. Ailleurs, c'est dans ses propres traces qu'il avance, dans la continuité de son précédent ouvrage, *En toute mauvaise foi : sur un paradoxe littéraire*. Il aborde de biais la question de la mauvaise foi des auteurs, traque les contradictions de la littérature, mais surtout, nous enjoint de céder

à la suspicion. C'est qu'en vérité, l'histoire littéraire est affaire de pillage et il fait bon ne pas se leurrer ni s'en remettre aux évidences. Autrement, on se prendrait à croire, par exemple, que le projet authentique et sincère des *Confessions* de Rousseau n'est que vertu morale. On risquerait ainsi, comme Decout l'indique, de ne pas voir que Rousseau a en fait emprunté sa réflexion existentielle à Sartre, l'homme de mauvaise foi qui vint deux siècles plus tard. Au fond, le geste de Decout consiste à contempler l'histoire avec un regard joueur. L'essayiste se permet de battre les cartes pour déplacer les figures, montrant qu'il n'est rien de figé dans le paysage littéraire et que tout n'est pas encore joué. Demain est fait d'hier, et l'option inverse n'est pas négligeable, ce qui nous permet d'envisager notre héritage avec un optimisme certain. Ce ludisme avec lequel Maxime Decout embrasse tous les versants de l'imitation n'est pas sans rappeler l'entreprise de Pierre Bayard, qui nous enseigne que le plagiat n'a pas une direction unique. Bayard et son *Plagiat par anticipation* sont présents non seulement dans ce parcours paradoxal des idées, mais aussi dans le ton de l'essai de Decout, qui vise, par ses formules invitantes – «*C'est maintenant aux victimes de la fascination littéraire que je voudrais m'adresser[...]*» –, à nous avertir que nul ne gagne à prendre la littérature trop au sérieux. C'est-à-dire que, oui, la littérature est sérieuse, elle est affaire de «*failles*», grevée de «*précieuses béances au sein même de son foisonnement*». Mais de l'écrivain,

cependant, il vaut mieux se méfier, capable qu'il est de contestations, de frondes et de travestissements, sans se soucier de mettre à mal l'authenticité comme principe, car il a choisi l'art de l'inauthentique.

Turbulences du moi

La création littéraire, pouvons-nous en conclure, ne se résume pas à l'égoцентриste démarche d'un auteur centré sur son moi ou mettant en rapport soi et le monde. De fait, «*[l'imitation et l'influence [...] mettent en jeu une relation à l'autre, qui confond peur et désir, et qui passe par les mots d'autrui. Elles trahissent de la sorte, et au plus haut point, l'aspect collectif, pluriel, presque impur, de toute écriture]*». Faut-il alors revenir à Borges et à sa bibliothèque infinie, qui faisait croire en l'écrivain «*la certitude que tout écrit nous annule ou fait de nous des fantômes*»? Il est vrai que cette traque au faussaire menée par Decout révèle de manière parlante la condamnation à laquelle est voué l'écrivain depuis ses origines : en quête de nouveau, il est pétri par ces mots qui le précèdent et l'ont forcément façonné. En somme, dans l'écriture, son «*identité ne sera jamais entièrement singulière et incomparable*». À défaut d'originalité, l'imitateur sent le besoin de se connaître et de «*devenir soi*» par recours à la parole de ses modèles, «*en donnant la parole aux autres en soi et en les faisant taire*». Imiter, c'est «*effacer les mots des autres en les inscrivant, faire et défaire l'autre en soi. Un paradoxe qui confine ou à l'impasse ou au triomphe*». Là se joue, dans l'impasse ou le triomphe, de toute façon, le risque de toute écriture mêlée d'ambition et d'espoir de grandeur. Mais l'écrivain qui saura se construire un style affirmé sur la base de ses modèles accédera plus sûrement au triomphe que le copiste pur, le Bartleby, simple calqueur de mots, éternel silencieux, effrayé par le changement. Cet écrivain aura compris que, au final, la littérature, comme l'illustre l'essai de Decout, est le lieu suprême des tiraillements intérieurs, entre quête de l'origine et désir de liberté. ■

**Demain est fait d'hier,
et l'option inverse n'est pas
négligeable, ce qui nous permet
d'envisager notre héritage avec
un optimisme certain.**